

jours pleins dans ses tristes pensées, quand Madeleine, quittant le salon, monta sur le pont, où quelques couples étaient allés respirer l'air du soir. Elle retrouva le jeune marin à l'endroit où elle l'avait laissé. Avant de s'approcher, la jeune fille eut un moment d'hésitation, mais elle s'enhardit et arriva tout près de lui :

— Pourquoi ne prenez-vous aucun plaisir ? dit-elle avec intérêt.

— Je n'ai pas le cœur à la joie, fit le marin.

— Pourquoi ne voulez-vous plus me confier vos peines ? demanda la jeune fille avec un accent de reproche....

Et elle ajouta tout bas :

— Vous ne m'aimez donc plus ?

— Oh ! mademoiselle !... s'écria Georges.

Et sa main allait saisir celle de Madeleine, mais il n'osa.

— Que ne me dites-vous ce qui vous attriste ? Votre état vous déplaît-il ? Vous manque-t-il quelque chose ? Dites-le moi. Qui peut vous tourmenter ?

— Mon avenir, répondit enfin le jeune homme.

— Et pourquoi cela ? N'êtes-vous pas jeune ? Vous pouvez parvenir comme tant d'autres !

— Et ma naissance ! dit le marin.

— C'est donc là la cause de votre tristesse ?

Il baissa la tête.

— Vous avez tort, continua Madeleine d'une voix tremblante, vous avez tort d'attacher tant d'importance à une humble condition que vous pouvez faire oublier.

— Jamais ! s'écria le jeune homme. Ne vois-je pas que zèle, le courage ne m'élèveront pas au-dessus du rang de contre-maître ? Jamais je ne deviendrai officier.

— Quand cela serait, avez-vous donc tant d'ambition ?

— Non, dit Georges, je ne suis pas ambitieux si un grade élevé ne doit me donner que la richesse. Mais il me donnerait un droit qui me serait plus cher, et aujourd'hui je n'aurais pas été forcé de me tenir hors de la salle de bal. J'aurais pu entrer....

— Madeleine soupira.

— Oh ! oui, je voudrais devenir officier, ne fût-ce que pour un jour !... Alors je pourrais dire, sans offenser personne, ce que j'ai dans le cœur.

— Ne pouvez-vous me le dire, à moi ? demanda Madeleine.

Elle baissa les yeux, confuse.

— Je n'oserais... dit Georges, palpitant.

— Osez, murmura Madeleine d'une voix à peine distincte.

— Madeleine, dit-il avec passion, oh ! si j'étais sûr de ne pas vous fâcher !... car c'est à vous seule que je crains de déplaire !... C'est vous qui êtes tout pour moi !... Votre souvenir m'a suivi partout, m'a soutenu, m'a inspiré... Regardez ! ajouta-t-il, en écartant la chemise rayée qui couvrait sa poitrine.

Et Madeleine aperçut le médaillon et la mèche de cheveux suspendus près du cœur du jeune homme.

— Ce talisman est là depuis le jour où vous me l'avez donné ; il m'a communiqué la patience et le courage ; il a été comme un trésor d'espérance et d'avenir qui défendait mon cœur du désespoir... Maintenant encore, il est ma vie, mon bonheur, ô Madeleine !

Exalté, égaré, il saisit la main de la jeune fille et la posa sur son cœur, près du médaillon.

— Georges ! murmura Madeleine éperdue, tu as donc toujours pensé à moi ?

— Toujours ! s'écria le jeune homme prêt à tomber à ses pieds, mais vous....

— Toujours, Georges ! dit la jeune fille d'une voix étouffée par les pleurs.

— Le marin jeta un cri, et, pendant quelques minutes, on n'entendit que les noms de Georges et de Madeleine répétés à voix basse, murmurés comme des soupirs.

— Madeleine, vous ne m'oublierez pas ! dit enfin le jeune homme.

— Jamais !

— M'aimerez-vous comme je vous aime ?

— Plus encore.

Il approcha le visage de la jeune fille du sien, et ses lèvres se posèrent sur ses joues humides de larmes.

IV

Ils avaient oublié la fête, le monde, l'existence. Tout à coup, une grande rumeur s'éleva.

Un craquement se fit entendre sous leurs pieds.

En ce moment, un homme accourut pour essayer de faire approcher les chaloupes : c'était Renault.

— Qu'y a-t-il, maître ? s'écria Georges.

— Le feu !... sauve qui peut !

Une grande rumeur s'éleva de nouveau ; la foule s'agitait sur le pont.

— Le feu ! répéta Renault, il gagne la soute aux poudres... nous allons sauter !

— Georges, sauve-moi ! s'écria Madeleine, près de perdre connaissance.

— Il n'y a plus d'espoir ! répondit Georges en soulevant la jeune fille dans ses bras.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage : une détonation formidable retentit... des cris étouffés s'élevèrent encore... et tout disparut !

... Lendemain, des embarcations cherchaient les cadavres sur la grève.

On trouva un jeune marin qui tenait une jeune fille étroitement enlacée dans ses bras ; un médaillon et une mèche de cheveux étaient encore suspendus sur la poitrine du jeune homme.

Près d'eux, gisait le corps d'un vieux matelot, dont les bras étendus semblaient indiquer l'intention de secourir le couple infortuné.

F. DE NOCÉ

L'ÉPINGLE

Lorsque son fiancé partit pour la guerre, Blanche lui fit cadeau d'une épingle qu'il jura de garder précieusement.

— Vous me la donnez, dit Pierre, sans doute pour que je pense à vous ?

— Non, dit-elle, je sais que vous ne m'oublierez jamais.

— Vous me la donnez peut-être pour qu'elle me porte bonheur ?

— Non, je ne suis pas superstitieuse.

— Je ne cherche plus à comprendre, dit Pierre, il suffit qu'elle me vienne de vous et que vous m'aimiez.

— Je vous aime, dit Blanche, mais mon épingle vous servira.

Or, il arriva qu'un jour Pierre reçut une balle dans le bras gauche et qu'il fallut le lui couper.

— Je connais Blanche, dit-il, par délicatesse elle hâtera notre mariage.

Il revint, et sa première visite fut pour elle. Comme il marchait sur la route, fier d'être au monde et d'un pas pressé, il observa sa manche vide.

Elle pendait, inerte, toute plate, on se balançait de droite et de gauche, sans mesure, on sautillait comme un tronçon de bête.

— Cette tenue négligée, dit Pierre, me ridiculise un peu.

De la main qui lui restait, il releva sa manche et l'ayant pliée en deux, il la fixa proprement à son épaule, avec l'épingle.

JULES RENARD.

FAITS SCIENTIFIQUES

LA TEMPÉRATURE INTERNE DES ARBRES.—Des expériences que M. W. Pring vient d'effectuer à Bruxelles, sur la température interne des arbres, il résulte un certain nombre de constatations intéressantes : la moyenne annuelle de la température interne d'un arbre est sensiblement égale à la moyenne annuelle de la température de l'air ; en général, il faut un jour pour qu'une fluctuation thermique soit transmise au cœur d'un arbre ; certains jours, la différence entre la température d'un arbre et celle de l'air, qui est d'ordinaire de quelques degrés, peut varier de dix degrés ; durant les fortes chaleurs, la température interne des arbres se maintient aux environs de quinze degrés ; enfin, on peut dire qu'en général le cœur d'un gros arbre est plus chaud que l'air ambiant, pendant les mois froids, et plus froid que l'air pendant les mois chauds.

INFLUENCE DE L'ALCOOL SUR LES GUÊPES.—La passion de l'alcool n'est pas le propre exclusif de l'homme, et, s'il y a des ivrognes que l'eau-de-vie rend mauvais, il y a

aussi des petites bêtes qui subissent cette mauvaise influence. Il est vrai que lesdits ivrognes n'en doivent pas être plus fiers pour cela.

Dans un discours sur l'usage de l'alcool, M. Lawson Tait, un savant anglais, raconte que les guêpes s'enivrent tout comme le roi de la création.

« J'ai remarqué, dit-il, que les guêpes attaquent avec avidité certains fruits lorsqu'ils sont très mûrs et en réalité pourris. Dans ces fruits, le sucre, suivant le processus ordinaire de la fermentation, s'est déjà transformé quelque peu en alcool. C'est sur ces fruits, et en particulier sur les raisins et sur certaines variétés de prunes, que l'on voit les guêpes se précipiter, se pressant et se disputant en grand nombre. Ensuite, absolument ivres, elles se trouvent dans un état de demi-somnolence, puis se reposent quelque temps dans l'herbe jusqu'à ce qu'elles soient revenues dans leur état normal. C'est dans ces moments de demi-ivresse que les assauts des guêpes sont le plus à redouter, aussi bien du fait de la virulence plus grande de leurs piqûres que de leur tendance à attaquer sans être provoquées. »

Des guêpes ivres ? C'est très possible après tout, mais recherchent-elles cette ivresse, ou la subissent-elles en recueillant le sucre des fruits avancés ? C'est ce que ni M. Tait ni d'autres ne sauraient sans doute affirmer.

LE SCARPOLOGIE.—Dis-moi comment tu marches et je te dirai qui tu es. Il ne s'agit pas de montrer patte blanche pour être estimé, il faut faire voir une semelle usée suivant les règles. C'est une science nouvelle à apprendre et on l'appelle la scarpologie. Le Dr Garré, de Bâle, a essayé de la fonder il y a quelques années.

Les souliers usés valent mieux que les lignes de la main pour juger du caractère. Aux souliers, on reconnaît le manque d'énergie, l'inconstance, la disposition à être négligent et à éluder les obligations, les accès de mauvaise humeur. Mon rez une chaussure portée deux mois, et on peut analyser le caractère.

Voici des observations que cite l'Union Médicale, de Paris :

« Exemple : Si le talon et la semelle sont également usés, il s'agit d'un homme d'affaires énergique, d'un employé sûr, d'une épouse distinguée, d'une mère excellente. Si le bord externe est usé, le porteur a une tendance fantastique aux aventures, c'est un esprit entêté et hardi. Si c'est le bord interne, cela indique de l'irrésolution et de la faiblesse chez l'homme, de la modestie chez la femme. Il y a quelque temps, rapporte M. Garré, je vis entrer chez moi un étranger dont les souliers étaient usés sur le côté externe, et avaient les pointes râpées et le reste encore neuf ; je pensai : Cet homme est un coquin ; le lendemain, il était arrêté pour vol.

LA SUBTILITÉ DE L'ODORAT CHEZ LES DEUX SEXES.—C'est un fait assez curieux, mais bien connu, que le sens du toucher est plus délicat chez les femmes que chez les hommes. On ignore généralement que pour le sens de l'odorat, c'est tout le contraire. Deux éminents physiologistes américains, les professeurs Nicholls et Browne, viennent de le démontrer d'une manière aussi ingénieuse que péremptoire.

Pour leurs expériences, ils ont fait choix d'une série de substances très odorantes : essence de girofle ou de citron, extrait d'ail, acide prussique. Ayant pris de chacune de ces substances en proportions définies, ils les mêlèrent dans l'eau et versèrent ensuite les divers mélanges plus ou moins forts ainsi obtenus dans des flacons hermétiquement bouchés. Tandis que les premiers flacons contenaient une partie d'eau pour une d'essence, les derniers ne contenaient plus que de l'eau presque pure.

Les professeurs ont alors choisi trente-huit femmes et quarante quatre hommes, tous jeunes et bien portants, pris un peu dans toutes les classes de la société, et, les flacons ayant été disposés devant eux, sans aucune marque apparente, on leur demanda de les classer par série et par ordre de force, en ne faisant usage que de l'odorat, bien entendu.

Les hommes ont eu vite fait de gager la partie, et certains sujets, même, témoignèrent des facultés olfactives extraordinaires. Ainsi trois d'entre eux, sur quatre, ont pu découvrir la présence d'acide prussique dans une solution au deux-millionième ! Les femmes, sans exception, ne découvraient plus trace d'acide prussique dans une solution au vingt-millième. Presque tous les hommes, au contraire, signalaient sa présence dans des solutions au cent-millième.

L'essence de citron était reconnue par les femmes dans un mélange au cent millième, et par les hommes jusqu'au deux cent cinquante millième.

En somme, les expériences de MM. Nicholls et Browne ont démontré qu'en moyenne l'odorat de l'homme était à peu près deux fois plus subtil que celui de la femme.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Nettoyage des couvertures de laine.—Faites-les tremper dans un bain de savon et de sous-carbonate de soude. Frottez fortement avec une brosse demi-dure ; battez-les et lavez-les ensuite à l'eau claire, Tordez bien pour extraire l'eau ; passez au soufre, et peignez-les avec un chardon pour relever et redresser les poils.

Vos couvertures seront ainsi très propres et redeviendront presque neuves.